

Chapitre IV

Philosophie de l'Être. Les Éléates

Il est possible que l'école d'Élée ait été fondée seulement par Parménide ; il est certain qu'il en représente la doctrine fondamentale sous sa forme la plus caractéristique, que Zénon d'Élée n'a fait qu'en illustrer ensuite certaines conséquences, que Méliissus de Samos l'a modifiée sans en changer pourtant l'esprit ; enfin que, avant Parménide, le germe de cette doctrine existait déjà chez Xénophane de Colophon. Il y a donc tout avantage à ne pas briser ce groupe traditionnel de *la gent éléatique*, selon l'expression de Platon, et à imiter sur ce point l'exemple d'Aristote. Au moins en droit, Xénophane est le père de l'Éléatisme, puisqu'il est l'initiateur de la doctrine de l'unité de l'être ⁽¹²⁹⁾.

I. XÉNOPHANE DE COLOPHON

Ce qu'il a dit de Pythagore et ce que d'autre part Héraclite a dit de lui, voilà de quoi marquer vaguement la place de Xénophane. Il est difficile de préciser davantage, faute d'une donnée, dans une indication biographique que nous lui devons à lui-même : *Il y a déjà*, écrit-il en effet, *soixante-sept années que je promène le tourment de ma pensée sur la terre d'Hellade, et, à partir de ma naissance, il y avait alors vingt-cinq ans passés* (fr. 8). On voit bien par là qu'il a vécu quatre-vingt-douze ans au moins ; mais quand a commencé son existence errante ? Au coin du feu, à la veillée d'hiver, on se demande : *Quel est ton âge, mon brave ? Combien*

avais-tu quand arriva le Mède ? (fr. 22). Peut-être pourrait-on trouver dans cette question une allusion à la donnée qui nous manque : il aurait quitté l'Ionie quand son pays fut conquis par Harpage au nom de Cyrus (545), et à peu près à l'époque où des émigrants phocéens fondèrent Marseille, et d'autres Élée dans la Grande Grèce. Ses voyages l'ayant conduit en Sicile, puis en Italie, il est possible, sans plus, qu'il se soit enfin fixé à Élée. Si son existence vagabonde fut, ce qui n'est pas certain, celle du rhapsode, il semble du moins que, contrairement à l'usage, elle ne l'ait pas enrichi. C'étaient sans doute en effet ses propres vers qu'il récitait dans les banquets, et, si l'on en juge par ce qui nous est resté de ses *Élégies* (en vers iambiques) et de ses *Parodies* (en vers épiques) ⁽¹³⁰⁾, son enjouement était trop malicieux, sa pensée trop libre, sa grâce trop empreinte de dignité et de noblesse morale, son caractère trop indépendant, pour lui valoir la clientèle des puissants et des riches. A ces recueils il faudrait peut-être ajouter, entre autres, un poème sur la Nature (en vers épiques), duquel proviendraient plusieurs de nos fragments. Mais, que Xénophane ait ou non écrit un poème philosophique distinct, c'est un poète qui a eu, on ne peut sérieusement le nier, une âme de philosophe.

Ce qu'il y a en effet de plus important chez lui, c'est un effort pour établir l'existence d'un ordre de valeurs supérieur à celui de l'expérience sensible, de l'opinion sociale, de la tradition religieuse, pour se représenter cet ordre en fonction d'une réflexion morale déjà hautement critique, pour déterminer enfin le rapport de l'expérience avec les réalités morales que l'homme conçoit au-dessus de lui-même et de sa vie physique. Sa méthode n'est pas moins remarquable : au lieu de rendre, à la façon d'Héraclite, des oracles dogmatiques, il fait sortir ses propres vues de la polémique qu'il engage contre l'opinion commune ; l'esprit dialectique des autres Éléates est déjà chez lui.

Ainsi, par exemple, après s'être attaqué, avec une cinglante ironie, au culte de ses compatriotes pour la vigueur, l'adresse et la beauté physiques, à la vanité des vainqueurs olympiques, aux honneurs et aux récompenses dont on les

couvre et qu'il, pour quelques-uns, iraient plus justement à leurs chevaux, il ajoute : *Ils ne valent pourtant pas ce que je vauux. Car notre sagesse est meilleure que la force des hommes et des chevaux. Peut-être est-ce là juger à l'aventure. Mais il n'y a pas non plus de justice à estimer la force par-dessus la bonne sagesse!* (fr. 2). Voilà donc la seule chose qui possède une incomparable valeur. Or, c'est dans la pensée qu'elle a son principe ; car elle consiste dans une attitude logique, qui est celle, non du scepticisme, mais de l'esprit critique. Supérieure sans doute à la connaissance sensible, puisqu'elle est capable de juger et celle-ci et elle-même, la connaissance rationnelle n'en est pas moins relative comme l'autre : d'un savoir absolu nous serions incapables de prendre conscience, et *l'opinion est le lot de tous les hommes* (fr. 34). La vérité n'est pas une révélation des dieux, mais le fruit pénible d'une longue recherche (fr. 18).

Un autre exemple n'est pas moins significatif. Contre les croyances anthropomorphiques de la religion populaire, Xénophane a dirigé une critique dont l'éloquente âpreté témoigne d'une singulière élévation du sentiment moral. Les hommes, dit-il, se sont donné des dieux à leur image : ainsi *les Éthiopiens disent des leurs qu'ils sont camus et noirs, les Thraces, qu'ils ont les yeux bleus et les cheveux rouges. Alors, si les bœufs et les chevaux et les lions avaient des mains et pouvaient, avec leurs mains, peindre et produire des œuvres comme les hommes, les chevaux peindraient des figures de dieux pareilles à des chevaux, et les bœufs, pareilles à des bœufs* (fr. 16 sq.). Bien plus, *tout ce dont les dieux ont été chargés par Homère et par Hésiode, c'est ce qui, de la part des hommes, est objet d'injure et de blâme* (fr. 11 sq.). — Mais cette critique négative a sa contrepartie positive. Si dans les fables de la mythologie il n'y a *rien de salutaire*, il y a en revanche des *paroles religieuses* et des *discours purs*, pour célébrer sagement la divinité ; on peut la prier *de nous rendre capables d'accomplir les choses qui sont justes* ; en tout cela, la règle, c'est *d'avoir toujours souci des dieux* (fr. 1, v. 13 à la fin), autrement dit, de conserver au divin sa vraie nature et de ne pas le ruiner dans son principe par l'introduction d'éléments sensibles et passionnels.